

MOTS CLÉS

Enfantement
Médecine périnatale
Accouchement
Naissance
Désir d'enfant
Parentalité
Philosophie
Relation maternelle

dossier

RÉFLEXION

Philosophie de l'enfantement et médecine périnatale

Que peut apporter une philosophie de l'enfantement à la médecine périnatale ainsi qu'aux techniques et pratiques qui lui sont liées ? Dans le contexte du développement de la technique médicale, la philosophie prête attention à la dimension subjective de l'enfantement, c'est-à-dire à la question du sens de l'enfantement tel que les femmes le vivent aujourd'hui. La philosophie fait apparaître les dimensions charnelles et relationnelles de l'enfantement qui sont à l'œuvre dans la relation maternelle, dès le ventre de la mère. Elle peut ainsi aider à une meilleure connaissance du sens de l'enfantement du point de vue des femmes et, plus largement, à une meilleure compréhension de nous-mêmes et du sens que nous donnons au fait de naître.

Pour Julia Kristeva, « à braquer tous les projecteurs sur la biologie et le social, mais aussi sur la liberté sexuelle et la parité, nous sommes la première civilisation qui *manque d'un discours sur la complexité de la vocation maternelle*. Je rêve que l'on puisse contribuer à remédier à ce manque pour stimuler les mères et tous ceux qui les accompagnent (gynécologues, obstétriciens, sages-femmes, psychologues, analystes) et affiner notre reconnaissance de cette passion grosse de folie et de sublimité. Ce discours manque, pour être mère aujourd'hui⁽¹⁾ ». Cependant, manquons-nous réellement d'un discours sur la complexité de la vocation maternelle ? Et si oui, quelle peut être la contribution de la philosophie ? Que peut apporter une philosophie de l'enfantement à la médecine périnatale ainsi qu'aux techniques et pratiques qui lui sont liées ? Sa tâche est de contribuer à acquérir une compréhension philosophique de l'enfantement et une critique relativement à nos modes de penser-être contemporains, autrement dit à nos manières de penser et de vivre l'enfantement aujourd'hui. Plus spécialement, dans le contexte du développement de

la technique médicale, la philosophie prête attention à la dimension subjective de l'enfantement, c'est-à-dire à la question du sens de l'enfantement tel que les femmes le vivent aujourd'hui. En ce sens, la philosophie prend part au débat éthique et réfléchit collectivement à la question : quel genre de monde voulons-nous pour nous-mêmes et nos descendants⁽²⁾ ? Dans cette perspective, la contribution que nous proposons ici⁽³⁾ est phénoménologique : elle consiste à décrire l'expérience de l'enfantement suivant ses moments successifs, afin de faire apparaître la dynamique de la subjectivité maternelle en sa genèse⁽⁴⁾. Nous verrons en quoi ces réflexions permettent une meilleure compréhension de l'enfantement, mais aussi de nous-mêmes et du sens que nous donnons au fait de naître.

Désirer un enfant

Désirer un enfant, pour une femme et pour chacun des membres du couple engendrant, c'est être mû par une impulsion profonde dont les motifs sont complexes et ambivalents, « au carrefour de trois facteurs déterminants, au point de rencontre de l'impulsion psychique individuelle – le désir d'enfant plongeant ses racines dans l'inconscient de chacun –, de la physiologie de l'espèce et, enfin, du

Clarisse PICARD
Maître de conférences
Faculté de philosophie
Centre Sèvres - Paris

contexte historique et social⁽⁵⁾». Désirer un enfant, c'est aussi être confronté aux mystères de la fécondité et de l'infécondité qui, aujourd'hui, trouvent dans la technique procréative une possible réponse. De ce point de vue, la particularité contemporaine du désir d'enfant est, sans doute, d'être pris dans les affres de la technique – procréative, gynécologique et obstétricale. Or, le développement du discours technique dans l'espace collectif, relayé par des problématiques économiques et juridiques, contraste avec l'absence de discours relatif à l'expérience subjective de l'enfantement, celle-là même du désir, de l'attente et de la naissance, du point de vue des femmes qui enfantent, ce que cherche à penser une compréhension philosophique de l'enfantement.

(1) J. Kristeva, *Cet incroyable besoin de croire*, Bayard, 2007, pp. 95-96.

(2) A. Fagot-Largeault, « Philosophie des sciences biologiques et médicales. Leçon inaugurale prononcée le jeudi 1^{er} mars 2001 », Collège de France, 2001.

(3) C. Picard, version brève de la conférence « Incarnation et individuation à l'épreuve de l'enfantement », colloque international « Incarnation », Centre Sèvres, Facultés jésuites de Paris, 7-8 février 2020.

(4) La phénoménologie (du grec *phainómenon*, « ce qui apparaît », et *lógos*, « étude ») est un courant de pensée philosophique du XX^e siècle développé par Edmund Husserl (1859-1938). Dans une perspective scientifique, elle se donne pour tâche de faire retour à l'expérience subjective du sujet (conscience transcendantale), expérience qui est au fondement de toute vie théorique et pratique.

(5) M. Bydlowski, *Les Enfants du désir. Destins de la fertilité*, Odile Jacob, 2008, p. 7.

(6) M. Bydlowski, *Je rêve un enfant. L'expérience intérieure de la maternité*, Odile Jacob, 2000, p. 77.

(7) M. Bydlowski, *La Dette de vie. Itinéraire psychanalytique de la maternité*, PUF, « Le fil rouge », 1997, p. 94.

NOTES

(8) M. Bydlowski, « La transparence psychique de la grossesse », *Études freudiennes*, n° 32, 1991, pp. 2-9.

(9) M. Bydlowski, *La Dette de vie. Itinéraire psychanalytique de la maternité*, op. cit., p. 92.

(10) « *Le regard maternel par excellence, celui qui est le plus fréquemment prêté aux Madones à l'époque de la Renaissance, est un regard oblique. Les yeux sont tournés à la fois vers le bas et en dehors, dans un mouvement qui dirige l'axe du regard vers le cœur. On observe ce regard sur les visages des Madones de Hans Memling (Fig. 2), de Jean Fouquet (Fig. 1), de Piero della Francesca, d'Antonio Vivarini, de Dierick Bouts et de bien d'autres* », in M. Bydlowski, *Je rêve un enfant. L'expérience intérieure de la maternité*, op. cit., p. 98.

(11) *Ibid.*, pp. 101-102.

(12) E. Husserl, *De la synthèse passive : logique transcendantale et constitutions originaires*, Millon, 1998, pp. 191-251.

(13) M. Bydlowski, *La Dette de vie. Itinéraire psychanalytique de la maternité*, op. cit., pp. 99-100.

Attendre un enfant

La gestation, en résonance avec la nature, est un travail silencieux qui se déroule dans les profondeurs. Il est vaguement perceptible par des sensations venues de l'intérieur et il est difficilement communicable. Il se traduit chez la femme par un état de détente, d'attente, voire d'ennui qui contraste avec le rythme de la vie active dans notre monde moderne : « À côté du temps biologique de l'embryogenèse qui se déroule jusqu'à maturité prend place le temps psychique du rêve, des rêveries diurnes et des réminiscences. ⁽⁶⁾ » Monique Bydlowski s'est intéressée à ces phénomènes en tant que psychanalyste dans une maternité hospitalière, et l'originalité de sa recherche « consiste à étudier, pendant la grossesse de femmes psychiquement saines, cet espace qui est à la limite de l'intrapsychique et de l'intersubjectif. Dans ce champ de recherche, l'enfant, en sa double présence et absence, est à la fois actuel et représentable uniquement par les éléments du passé. ⁽⁷⁾ » Phénomène qu'elle décrit en forgeant le concept de « la transparence psychique de la grossesse ⁽⁸⁾ », défini comme « un état psychique particulier, un état de susceptibilité ou de transparence psychique où des fragments de l'inconscient viennent à la conscience ⁽⁹⁾ ». Or, cette saisie aperceptive de la vie psychique et l'analyse psychologique de la femme enceinte intéressent précisément le phénoménologue, car elles conduisent à une possible appréhension de la vie subjective maternelle en sa genèse.

En effet, dans le temps du désir et de l'attente, la jeune femme vit un certain désinvestissement du monde et un attrait pour l'expérience intérieure de la maternité. Attitude qui se traduit notamment par la spécificité du regard maternel, regard que les peintres de la Renaissance ⁽¹⁰⁾ ont su capter chez leurs modèles qui ont fréquemment inspiré le regard prêté à Marie : ce regard n'est pas dirigé vers l'enfant, mais vers l'intérieur d'elle-même. Il est, selon Bydlowski, « le regard de la passion intérieure ⁽¹¹⁾ ». Dans le présent vivant de cette expérience singulière, les sensations du corps-de-chair interne, du fait de « la transparence psychique de la grossesse », éveillent des fantasmes, des souvenirs et des réminiscences. Par une attention à ce qui apparaît, la femme est ainsi reconduite à la genèse de sa pure subjectivité, là où, dans la passivité, l'affection sensorielle et l'association ⁽¹²⁾ des souvenirs éveillent originairement un attrait croissant, une attention graduelle pour l'objet interne ⁽¹³⁾, métaphore de l'unification des souvenirs, d'abord simplement latents, puis de plus en plus conscients. À cela près que l'unité graduelle de l'objet interne ainsi formée est d'une nature tout à fait particulière : cet objet n'est ni un objet du monde, ni l'enfant réel dans le ventre de sa mère, mais l'enfant à naître, uniquement représentable par des éléments de la genèse maternelle. Ce phénomène indique que s'il y a bien une intersubjectivité à l'œuvre dès le temps du désir et de l'attente, celle-ci est d'une nature paradoxale, puisque l'autre en moi n'est pas un autre moi (*alter ego*), mais un moi autre – *infans* [en latin, « sans parole »] que la femme était autrefois. Cette première description laisse entrevoir que l'ambivalence de la passion maternelle réside dans la nature paradoxale de l'objet investi, ambivalence qu'il s'agit de dénouer pour que l'enfant soit progressivement reconnu par la mère en tant que sujet à part entière.

Donner naissance

Vient le moment où la femme doit enfanter. L'accouchement est vécu par nombre de femmes comme un véritable ébranlement somatique et psychique, spécialement si une manœuvre instrumentale s'avère nécessaire. La femme s'en souvient comme le moment d'une radicale *suspension* de soi, imagée par la métaphore d'une partie du corps « qui, tel un navire, lève l'ancre ⁽¹⁴⁾ ». L'état de sensibilité dû à la grossesse, exacerbé par l'effraction et la dilatation du corps qui accouche, suivi par l'expulsion du corps de l'autre en soi provoque, chez la femme, une impression de perte des limites temporelles et charnelles. Le corps-de-chair interne est comme retourné en corps-de-chair externe ; le dedans est au-dehors, le dehors n'a plus de limite. S'agit-il là, pour reprendre une expression de Husserl, de l'une « *des transformations qui abolissent notre "individualité", celle du moi* ⁽¹⁵⁾ » ? Il est raisonnable de le penser, car l'accouchement est souvent vécu par la parturiente comme un moment de désincarnation au sens d'une perte des limites du corps propre et d'involution de l'individuation au sens d'une perte de soi.

Après la naissance, la mère pose son premier regard sur le nouveau-né, c'est le moment d'une nouvelle rencontre avec l'enfant. Le traumatisme de l'accouchement et la dimension sexuelle de la naissance sont alors activement refoulés. Cependant, malgré l'amnésie de la naissance, cette période postnatale est le moment d'une particulière vulnérabilité de la jeune mère. Moment du « blues de l'accouchée », voire d'une possible « dépression postnatale ⁽¹⁶⁾ », phénomènes mieux connus aujourd'hui et qui font l'objet d'une particulière vigilance de la part du personnel médical et de l'entourage de la jeune mère. Or, cet état de vulnérabilité dû à « la transparence psychique de la grossesse » – lorsqu'il ne devient pas signe de pathologie – est paradoxalement la condition de « la préoccupation maternelle primaire ⁽¹⁷⁾ », définie par Donald W. Winnicott comme la capacité de la mère à répondre le plus adéquatement possible aux besoins de son enfant, à satisfaire ses besoins primaires, mais aussi à lui donner « ce sentiment continu d'exister ⁽¹⁸⁾ ».

La préoccupation maternelle primaire se caractérise par un état de dépendance totale réciproque de la mère et du nourrisson, quoique de façon asymétrique. Du point de vue de la mère, il s'agit d'une identification presque totale aux besoins de son enfant, qui relève d'une « élaboration extrême ⁽¹⁹⁾ » et qui la rend capable d'être sensible au langage de la chair primordiale (*data hylétiques*), « point source » de toute perception affective, au fondement de l'empathie et de la sollicitude maternelle. Si la phénoménologie a fait apparaître que la chair de l'enfant ne saurait se saisir sans la chair de la mère ⁽²⁰⁾, la mère a tout autant besoin de son enfant pour se remettre de l'épreuve de perte de soi et de désincarnation due à l'accouchement : parce que l'enfant appelle et n'attend pas, il l'oblige à se ressaisir comme corps-de-chair unifié et différencié, autrement dit à se réincorporer (réincorporation de la chair). À cela près que, pour la femme, la seule relation charnelle à l'enfant ne suffit pas, car il faut de *l'alter ego*, soit le père, véritable partenaire de la mère. En effet, dans ce temps de dépendance avec l'enfant, la femme saisit intuitivement la nécessité de

« Dans le contexte du développement de la technique médicale, la philosophie prête attention à la dimension subjective de l'enfantement.

« se remettre ⁽²¹⁾ » de cet état qui a la forme limite d'une fusion charnelle, car si la chair maternelle ne venait limiter la chair infantine et réciproquement, quoique de façon asymétrique, mère et enfant vivraient la vie de l'autre, car « sans cette proximité, coextensive de la distance de l'autre, "je", comme le pense Husserl, serait fou ⁽²²⁾ ».

Dé-naître

Les jours et semaines qui suivent la naissance se caractérisent par un « *passage de l'état de dépendance totale à celui de dépendance relative* ⁽²³⁾ sur le mode le plus graduel possible ⁽²⁴⁾ ». « La mère suffisamment bonne, ainsi que je l'ai définie, poursuit Winnicott, commence par témoigner d'une adaptation presque totale aux besoins de son bébé puis, avec le temps, cette adaptation se fait de moins en moins sentir, cette diminution étant fonction de la capacité croissante qu'acquiert l'enfant de faire face à la défaillance maternelle. ⁽²⁵⁾ » La défaillance maternelle signifie ici, pour Winnicott, quelque chose d'aussi banal que le sevrage, nécessaire au développement de l'enfant et au retour de la mère à sa propre vie, non plus seulement maternelle, mais aussi conjugale et sociale. « L'érotisation muette de cet enfant attendu, le bébé intérieur, se retire progressivement au profit d'une resexualisation de la vie conjugale et sociale. Les femmes s'en souviennent difficilement lorsqu'elles en sont remises. ⁽²⁶⁾ » Ainsi, la femme se remet de l'identification charnelle avec son enfant par un retour, pourrions-nous dire, à la genèse de ses propres aspirations. Or ce moment de *reconduction* s'opère, comme Husserl

NOTES

(14) M. Bydlowski, *Je rêve un enfant. L'expérience intérieure de la maternité*, op. cit., pp. 108-109.

(15) E. Husserl, *Sur l'intersubjectivité II*, PUF, « Epiméthée », 2001, p. 479.

(16) M. Bydlowski, *Je rêve un enfant. L'expérience intérieure de la maternité*, op. cit., pp. 136-137.

(17) D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969, pp. 285-291. Voir aussi M. Bydlowski et B. Golse, « De la transparence psychique à la préoccupation maternelle primaire, une voie de l'objectivation », *Le Carnet-Psy*, 63, 2001, pp. 30-33.

(18) D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, op. cit., p. 289.

(19) *Ibid.*, p. 290.

(20) E. Housset, « Historicité de la chair et monde de la vie selon Husserl », *Kairos, revue de philosophie*, Presses universitaires du Mirail, n° 27, 2006, p. 25.

(21) W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, op. cit., p. 290.

(22) M. Richir, « Le problème de l'incarnation en phénoménologie », in *L'Âme et le corps*, Plon, 1990, p. 180.

(23) Nous soulignons.

(24) D. W. Winnicott, *La Mère suffisamment bonne*, préface de Gisèle Harrus-Révidi : « La mère suffisamment bonne et l'enfant nécessairement seul », Payot, 2006, p. 23.

(25) D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, 1975 (1971), p. 43.

(26) M. Bydlowski, *La Dette de vie. Itinéraire psychanalytique de la maternité*, op. cit., p. 137.

permet de le penser, dans l'unité d'un double mouvement : « un *retrait* dans l'intérieur », vécu sur le mode d'un retour à soi-même, et « une *avancée* vers l'extérieur⁽²⁷⁾ », vécue sur le mode d'une avancée vers le monde. « Tout se passe comme si l'incarnation était coextensive d'une "décrue" du fleuve du temps par laquelle l'ipséité se protège *d'elle-même et des autres* en s'enfouissant dans le lit d'un *Innenleib* (corps-de-chair interne) entouré d'un *Aussenleib* (corps-de-chair externe) lui-même ouvert au monde et entouré par lui. Il faut comprendre que, dans cette "décrue" du fleuve du temps, ce qui survient comme dehors qui lui est extérieur n'est pas un dehors brut et purement spatial [...], mais un dehors *sensé*.⁽²⁸⁾ » Dans l'unité de ce double mouvement, la subjectivité maternelle s'incarne de nouveau (ré-incorporation de la chair), c'est-à-dire qu'elle s'unifie en soi-même tout en se différenciant du monde, d'un monde sensé, en tant qu'il est intersubjectif. En ce sens, ce processus de dés-identification aux besoins de son enfant prend, pour la femme, le sens d'une dé-naissance, car il s'agit bien, pour elle, de dé-naître de cet état relationnel qui a la forme limite d'une fusion charnelle, pour re-naître à soi-même.

Suivant cette dynamique de relance de sa propre individuation (individualité), la mère, par ses allées et venues, ouvre, entre elle-même et son enfant, un espace de séparation et d'attente, que Winnicott nomme « espace potentiel entre le bébé et sa mère⁽²⁹⁾ ». Il s'agit d'une « aire intermédiaire d'*expérience* (*experiencing*) où la réalité intérieure et la vie extérieure contribuent l'une à l'autre au vécu⁽³⁰⁾ ». Cette troisième aire est un espace de jeu qui se peuple de symboles, elle est la condition de l'éveil de la capacité de l'enfant à penser et à symboliser, au fondement de l'émergence du langage, puis de toute expérience culturelle à venir. Ce point est décisif pour la phénoménologie, car il fait apparaître le lien entre le processus d'incarnation et l'entrée dans le monde de la symbolisation : la chair s'incarne en recevant sa limite d'une autre chair

et, de cette unification qui est une différenciation naît la pensée. La mère soutient ainsi l'entrée de l'enfant dans le monde de la symbolisation, dans le monde du langage et de la communication. Plus que cela, cette différenciation charnelle initie une transformation du regard maternel sur l'enfant : l'investissement de l'*objet interne* s'efface au profit d'un retrait en soi-même et d'une avancée vers le monde ; la mère intériorise en soi (ipséité) la présence de l'enfant (altérité) et, ce faisant, elle est à même de différencier l'enfant qu'elle était autrefois de celui à qui elle a donné naissance et, par conséquent, de le reconnaître comme un sujet à part entière. L'expérience initiale d'un moi autre (l'*objet interne*) en soi-même (ipséité) était, pour la mère, la condition paradoxale de l'identification à son enfant, puis de sa reconnaissance en tant que sujet vivant et existant en lui-même et pour lui-même (empathie). Et corrélativement, devons-nous préciser, cette différenciation apparaît nécessaire pour que la mère vive aussi sa propre vie et non pas celle de son enfant. De plus, l'expérience d'autrui ainsi décrite est, pour Husserl, la condition d'un passage capital de l'expérience transcendantale du moi (subjectivité) à la constitution de l'humanité, en tant que communauté d'hommes et de femmes.

Re-naître

C'est ainsi que la traversée de l'enfement s'achève, pour la femme, par le moment où l'individuation du corps propre coïncide à nouveau avec son ipséité, autrement dit avec son identité. Moment du retour à la vie partagée dans un monde commun, au sein de relations véritablement égologiques – soit entre des moi unifiés et différenciés –, entre elle-même et l'enfant, le père, les autres membres de la famille, de la vie sociale, etc. Cependant, il ne s'agit pas d'un retour au même d'avant la naissance, car, au terme de la traversée, la femme se perçoit elle-même comme le même moi qui s'est fait autre dans des altérités qui sont des altérations⁽³¹⁾.

Le sens philosophique de l'enfement

L'appréhension de la vie psychique de la femme qui enfante, reprise du point de vue phénoménologique (subjectivité maternelle en sa genèse) fait apparaître le sens philosophique de l'enfement : la femme se perçoit elle-même profondément transformée par cette traversée ; l'enfement prend, pour elle, le sens d'une naissance à soi-même⁽³²⁾ (individuation) qui s'approfondit comme une co-naissance de soi et de l'enfant (incarnation). Par cette brève description, nous avons essayé de faire apparaître les dimensions charnelles et relationnelles de l'enfement qui sont à l'œuvre dans la relation maternelle, dès le ventre de la mère. Cette attention montre la complexité de la passion maternelle et son possible dénouement : l'enfement est une expérience exemplaire d'« une assomption possible de la relation charnelle en une relation spirituelle⁽³³⁾ » au sens d'un processus d'individuation et d'incarnation réciproque, quoique de manière asymétrique, de l'enfant et de la mère. En ce sens, une philosophie de l'enfement indique la voie d'une éthique de la natalité comprise comme capacité des sujets à donner naissance et naître à soi-même au sein de relations incarnées et différenciées. ●

NOTES

(27) M. Richir, « Le problème de l'incarnation en phénoménologie », in *L'Âme et le corps*, op. cit., p. 179.

(28) *Ibid.*, pp. 178-179.

(29) D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, op. cit., p. 90.

(30) W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, op. cit., p. 170.

(31) E. Husserl, *Sur l'intersubjectivité II*, op. cit., pp. 561-562.

(32) N. Depraz, « Naître à soi-même », in « Naître et mourir », *Alter*, n°1, 1993, p. 90.

(33) E. Housset, *Personne et sujet selon Husserl*, PUF, « Épiméthée », 1997, p. 149.